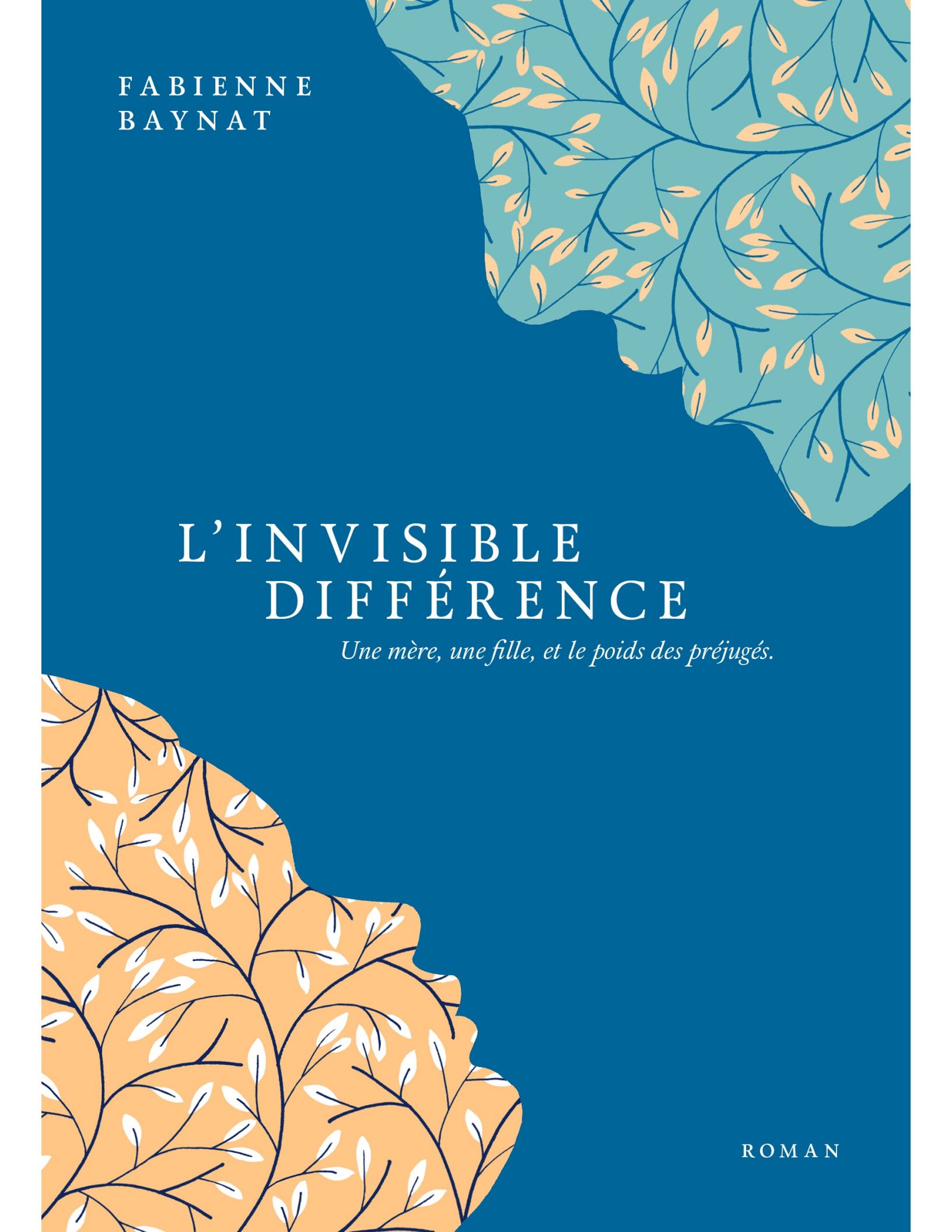




FABIENNE  
BAYNAT

# L'INVISIBLE DIFFÉRENCE

*Une mère, une fille, et le poids des préjugés.*

ROMAN

Fabienne Baynat

# L'Invisible différence

© Fabienne Baynat, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9069-9

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« C'est notre regard qui enferme souvent les autres dans leurs plus étroites appartenances, et c'est notre regard aussi qui peut les libérer. »

Amin Maalouf, *Les identités meurtrières*.

« Mais la plupart du temps, la lecture de l'autre reste très superficielle et on ne se parle pas vraiment. Peut-être que chacun de nous est comme une maison avec beaucoup de fenêtres. On peut appeler de l'extérieur et une fenêtre ou deux vont s'éclairer mais pas toutes. Et parfois, exceptionnellement, on va frapper partout et ça va s'éclairer partout, mais ça, c'est extrêmement rare. Quand la vérité éclaire partout, c'est l'amour. »

Christian Bobin, *La lumière du monde*.

« Sautiez, sautez ! Rolande saute, je t'en supplie ! »

Elle entendait son père, sa voix lointaine, étouffée comme leurs propres voix, comme leurs propres souffles.

Tel un fou, il avait bondi du premier étage et il était parti chercher du secours, hurlant et trébuchant dans les rues désertes. Mais à son retour, le feu avait déjà dévoré le rez-de-chaussée de la maison, léchait plafonds et recoins, happait l'air par les ouvertures et gravissait les marches. Nul ne pouvait plus approcher.

Elle aurait pu se sauver par la fenêtre de la chambre alors qu'il était encore temps. Elle avait hésité. Un fil ténu s'évadait de l'écheveau de sa mémoire et l'enlaçait : cette fille, la seule de sa classe, son regard indulgent et sincère, cette main tendue pour une amitié, ce souvenir comme une échappée. Cette fille qui avait été engloutie par le désir du groupe et avait finalement renoncé à l'aider. Mais peu importait, ce cadeau elle l'avait reçu, elle l'avait ressenti au plus profond de son âme et elle le magnifiait pour le garder intact, lui laisser sa chance.

Pour ce regard, elle aurait pu sauver sa vie.

Mais comment quitter sa mère et sa grand-mère, comment les abandonner ?

« Rolande, sauve-toi ! »

Comment renoncer au seul amour qu'elle ait jamais eu ?

Cet amour total, gratuit, tel une source intarissable.

Elles avaient porté sa grand-mère impotente jusqu'au grenier, le dernier refuge. Toutes les trois s'étaient blotties au sol les unes contre les autres.

« Rolande, saute ! »

La voix résonnait de l'écho d'un monde qu'elle était impuissante à choisir et dont elle était exclue.

Sa mère blessée la suppliait de sortir, de sauter par le vasistas, mais Rolande savait que l'ouverture était bien trop étroite pour sa corpulence, elle que l'on appelait toujours *la grosse*. Elle s'était imaginée un instant, ses mains, sa tête, ses épaules, en petites marionnettes ridicules happant le ciel, le reste de son corps coincé, coupé entre deux univers.

Non, c'était impossible.

Le feu tambourinait maintenant à la porte, les craquements du bois jouaient un concert effrayant, l'escalier s'effondrait, leur interdisant tout repli ou secours. La fumée s'immisçait dans tous les espaces. La chaleur s'intensifiait. Elles toussaient et fermaient les yeux, engourdies par un brasier qui diffusait une réalité opaque.

Les larmes de son père, qu'elle imaginait et ressentait presque, avaient lavé ses terreurs. Les paroles de sa mère l'apaisaient : « N'aie pas peur, nos corps s'endorment mais nos esprits demeurent et veillent. »

Tapies dans un angle de la pièce, elles avaient échangé un dernier regard empli de bonté et de reconnaissance, tout leur amour sublimé en une carapace.

Au volant de son cabriolet, Élise parcourait la campagne lotoise, sa campagne, celle qu'elle avait quittée et qui lui avait manqué jusqu'au vertige. Le grouillement incessant de la ville, le bruit et la promiscuité l'avaient oppressée. Elle s'y était recroquevillée, fanée, elle y était peu à peu devenue invisible. Comme on se cache sous un escalier pour que personne ne nous trouve, elle s'y était endormie.

Face à ce paysage immuable de chênes, de genièvres et de cailloux que les pas de l'homme n'avaient en rien transformé, Élise renaissait. Elle réapparaissait avec la conviction que sa vérité serait désormais liée à celle de cette terre, une terre qui la rassurait aujourd'hui, et qui d'un rien lui faisait comprendre qu'ici, elle était tout, qu'ici elle pourrait déployer ses ailes. Du fond de sa mémoire émergeaient les images de son parcours en arc de cercle, surprenante courbure du temps qui l'avait poussée à revenir à ses racines.

La vitre ouverte, elle respirait l'air frais.

Suspendue dans la lumière, une buse prête à fondre sur sa proie avait attiré son attention. D'un regard perçant, le rapace repérait le moindre détail et choisissait le moment opportun pour attaquer. La jeune femme puisa un peu de sa force, de son avidité à poursuivre sa cible, et s'imagina un instant dominant le monde d'un vol immobile. Elle s'émerveilla du troupeau de moutons bien sagement enroulé à l'ombre d'un noyer, du chatolement si particulier du Causse, demeuré sauvage et protégé. La route sinueuse se perdait dans un dédale de petits murs de pierres sèches, laissant à chaque croisement une impression de déjà-vu.

Son rêve se réalisait, elle retournait au pays. Table rase du passé, elle baignait dans l'espoir d'un nouveau départ. Comme un cadeau du sort offert à point nommé, Cénias était réapparu dans sa vie. Tout ce à quoi elle avait aspiré depuis tant d'années était rassemblé là sous ses yeux, à portée de sa main. Dans son enfance, elle avait vécu à quelques dizaines de kilomètres et se souvenait y être souvent venue avec sa mère le dimanche, rendre visite à des cousins. À cheval, elle avait arpenté tous les chemins alentour, reliant Gourdon à Saint-Chamarand, allant jusqu'à Labastide-Murat, Séniergues ou Espédaillac. Adolescente déjà, au cours de ses randonnées solitaires sur le Causse, elle s'y était sentie vibrer.

Au fil du temps, Cénias avait été un des rares villages de la région à conserver un bureau de poste, une boulangerie-épicerie et une école. Fermée pendant

quelques années, celle-ci avait rouvert ses portes suite à l'installation de nouvelles familles. C'était un petit bourg rassemblé autour de l'église comme il en existe tant, avec sa rue principale qui invitait à la promenade.

Élise était tombée immédiatement sous le charme de l'Ermitage et de l'étonnante paix qui en émanait. L'harmonie qui régnait entre la bâtisse et le jardin à l'arrière, avec son cabanon, incitait à la quiétude. Elle n'avait pourtant visité la maison qu'une seule fois, et sans réfléchir, elle avait signé un compromis de vente. Dès l'instant où elle avait franchi le seuil, elle s'était sentie bien, envahie par l'âme de ce nouveau lieu. Le jardin l'avait conquise. Tous les sens en éveil, elle avait respiré à pleins poumons l'odeur des lilas sauvages, écouté le gazouillis des oiseaux. Lissant chaque particule de son corps, une présence rassurante avait doucement coulé en elle. Une intuition lui avait soufflé que c'était là et nulle part ailleurs qu'elle devait s'installer. C'était bien son petit paradis, sans aucun doute possible. Cette maison l'avait choisie, elle, à ce moment précis de sa vie, il n'y avait pas de hasard. Ici tout serait différent.

Échappée en volutes de son bolide, la musique cristalline de Moby s'accordait parfaitement avec son sentiment de liberté. Élise monta le volume. Elle jubilait. À chaque battement, son cœur lui injectait davantage d'émotion, il résonnait dans tout son corps, il en débordait pour saturer entièrement l'espace, créant une bulle d'espoir. Portée par la nécessité impérieuse de vider le trop-plein, de le déverser pour l'intensifier, la jeune femme accéléra. La perspective du bonheur qu'elle s'appropriait à donner décuplait son exaltation. Car elle savait bien que la plus jouissive de toutes les sensations était celle de la conscience vertigineuse du partage d'un sentiment, de l'entremêlement des désirs, de la subtile alchimie du mélange des cœurs !

Vite, vite ! Aller la retrouver, sa Sam, la serrer, lui insuffler son enthousiasme, son élan fou, croire avec elle...

Elle l'aimait tant, ce petit bout de femme de huit ans ! Comme une mère bien sûr, mais plus encore, peut-être du fait de sa différence, sans qu'il n'y ait jamais eu une once de pitié de sa part. C'était un amour puissant, mêlé d'une profonde admiration. Depuis toujours, la lucidité précoce des enfants touchés dans leur corps et blessés dans leur être par une maladie l'avait frappée. Sam ne dérogeait pas à la règle : son courage et sa gaieté coloraient leur quotidien d'un petit brin de magie.



Sous un calme apparent, Élise frémissait d'excitation. L'enjeu avait été tel pour elle, pour sa fille, qu'elle n'avait pas osé se relâcher. Toute l'énergie qu'elle avait déployée ces derniers mois dans cette ultime attente se trouvait là, bouillonnante, prête à jaillir.

Il ne lui restait que les formalités à accomplir. Encore un effort.

Sam patientait sagement, recroquevillée sur son mouton en peluche élimé par le temps. Sa grand-mère, volubile, lui peignait un conte merveilleux : un avenir sans histoire, sans peur, rempli d'amis et de jeux, une maison rien que pour elles, une nouvelle école pour un nouveau départ, une vie de rêve dans un village de rêve.

Mais cette fois-ci pas de sarcasme, elle aussi était prête, elle y croyait, envahie d'une force et d'une foi chevillée au corps.

À l'étude, la lecture de l'acte paraissait interminable. Élise écoutait le notaire d'une oreille distraite. Comme s'il avait à justifier ses émoluments, il s'évertuait à achever sa tâche à la virgule près. Quelques instants plus tôt, ces longueurs l'avaient agacée, mais à présent elle n'y prêtait plus attention. Avec un temps d'avance et l'impatience d'un enfant, elle projetait de forcer son destin. Son esprit s'envolait, telle une plume soulevée par un souffle de liberté. Son état de conscience était modifié, et comme dans un rêve éveillé il la rendait plus sensible.

« Je soussigné Maître André Heubet, titulaire d'un office notarial à Cahors, rue Honoré de Balzac, atteste qu'aux termes d'un acte authentique reçu par moi, le 28 août 2000, "LE VENDEUR", ci-après nommé :

Monsieur Lavergne Jean, né le 26 octobre 1952 à Cenon (Gironde), divorcé, employé de banque, demeurant à Bordeaux 33100, 333 av. de la Révolution.

A VENDU À "L'ACQUÉREUR", ci-après nommé :

Mlle Saint-Martin Élise, née le 23 août 1970 à Gourdon (Lot), célibataire, correctrice littéraire, demeurant à Paris 75005, 222 avenue Saint-Jacques.

L'IMMEUBLE ci-après désigné :

Situé commune de Cénias (Lot 46), au lieu-dit l'Ermitage, rue Droite, une maison d'habitation de contenance 01a 08ca, une parcelle de terre en nature de jardin, attenante à l'immeuble.

Moyennant un prix payé comptant et quittancé à l'acte.

En foi de quoi, j'ai délivré la présente attestation sur papier libre, pour servir et valoir ce que de droit. »

Le ton se fit plus insistant et la ramena à la froideur de l'étude :

— Mademoiselle, vous avez certainement pesé toutes les conséquences de votre décision ?

— Oui oui, répondit Élise, pressée de se débarrasser des formalités. Quel rabat-joie celui-là ! pensa-t-elle.

— Pas de regrets ? Eh bien, dans ce cas, veuillez mademoiselle, je vous prie, parapher les sept pages de vos initiales et apposer votre signature sur la dernière feuille. Quand vous le souhaiterez, vous aurez tout le loisir de venir consulter le dossier à l'étude. Je vous remets également cette attestation de propriété en attendant de vous envoyer l'acte définitif.

E. S. M., E. S. M. Élise Saint-Martin : elle achetait bien plus qu'une maison... une nouvelle vie.

Un imperceptible sourire aux lèvres, elle s'échappa dans la rue et regagna sa voiture du pas du lauréat.

Une demi-heure plus tard, elle arriva en trombe à Gourdon devant la résidence de sa mère. Sans même prendre le temps de fermer la portière ni d'éteindre l'autoradio, elle se précipita dans les bras de Sam qui piaffait sur le pas de la porte. La petite lâcha son mouton. Élise la fit voltiger et tournoyer jusqu'à en perdre l'équilibre.

— Ça y est, s'écria-t-elle, on l'a eue cette maison, on est raides comme des passe-lacets, mais on est enfin propriétaires !

— Génial ! cria la fillette.

Ivres de bonheur, elles entamèrent une danse à la queue leu leu tout en mimant leurs héros de Tex Avery, sur le rythme de la musique qui répandait encore sa légèreté dans l'air.

Attendrie, la mère d'Élise regardait avec admiration sa fille, devenue une